



# AFFINITÉ HORIZONTALE ET STRATÉGIES DE SURVIE PARMIS LES « ENFANTS DE LA RUE ». LA BANDE SOLITARIOS À LA PAZ (BOLIVIE).

*Charles-Édouard de SUREMAIN \**

*À partir de matériaux ethnographiques recueillis à La Paz (Bolivie), ce texte s'interroge sur la nature des liens sociaux qui unissent les « enfants de la rue » et sur les fondements anthropologiques du terme de « bande ». L'organisation de l'une d'entre elles, ainsi que les stratégies mises en œuvre par les « frères » qui la composent pour survivre et se procurer de la drogue et/ou de l'alcool, sont analysées à la lumière de l'affinité horizontale, une forme originale de parenté élective. La perception des projets destinés aux enfants par eux-mêmes ouvre finalement quelques pistes de recherche sur la réinsertion psychologique et sociale comme étape préalable à toute action pertinente dans le domaine.*

Jusque dans les années 1990, la population bolivienne présentait l'originalité d'être majoritairement indienne et rurale, partageant ces points communs avec le Guatemala, le Salvador et l'Équateur (LE BOT, 1992). Si la première caractéristique fait l'objet de controverses, l'assignation d'une « étiquette ethnique » dépendant des critères employés (LAVAUD D., à paraître)<sup>1</sup>, la seconde semble moins sujette à caution. De fait, le taux d'urbanisation de la population (plus de 4 % par an) est devenu l'un des plus élevés du sous-continent, proche de celui du Mexique et du Brésil (FRANQUEVILLE, 2000 ; INE, 2001). Aujourd'hui, sur une population de près de neuf millions d'habitants, plus d'un million et demi se concentre à La Paz et dans ses alentours, la capitale administrative du pays.

Située au creux d'une vallée à 3 600 mètres d'altitude dans la Cordillère des Andes, La Paz, dont le centre et les flancs sont surpeuplés, peut difficilement

---

\* Anthropologue, IRD, UR 106 (NALIS : Nutrition-Alimentation-Société, Montpellier), rattaché à l'IEDES - Université de Paris I.

1 - Formellement, les termes « Quechua » et « Aymara » désignent des groupes linguistiques amérindiens. Ils constituent, par extension, des ethnonymes. Ces groupes occupent les vallées interandines (*valles*) et les hauts plateaux (*altiplano*). Selon les critères, ils représentent entre 40 et 50 % de la population bolivienne (TAMISIER dir., 1998 ; INE 2001).

recevoir davantage de migrants originaires des communautés de l'Altiplano ou des centres miniers désaffectés des régions centrales (CORTES, 2000). Tant et si bien que la ville s'étend en contrebas vers la zone sud, et sur l'Altiplano, à El Alto. Localisé à 4 000 mètres d'altitude, cet ancien quartier de La Paz est devenu, avec ses 800 000 habitants, la quatrième ville du pays. El Alto est perçue comme la « ville des pauvres », ceux qui arpentent les sentiers abrupts menant au centre-ville et aux quartiers résidentiels en quête d'un travail précaire. Comme c'est un peu partout le cas en Bolivie, situation géographique et résidentielle et situation sociale et économique se reflètent en permanence dans un jeu de miroirs <sup>2</sup>.

C'est dans ce contexte que les organisations gouvernementales et non-gouvernementales <sup>3</sup> estiment à près d'un millier le nombre d'enfants vivant en permanence dans les rues de La Paz et d'El Alto. Qu'en est-il des liens, dans leur forme et leur contenu, qui unissent les enfants de la rue ? <sup>4</sup> Quels sont les fondements anthropologiques du terme de « bande » employé par les enfants pour désigner le groupe auquel ils appartiennent ? Ce texte tente de répondre à ces questions en partant de l'analyse de matériaux recueillis en 2002 auprès d'enfants qui appartiennent à la même bande (*Solitarios* ou Solitaires). Son mode d'organisation, ainsi que les stratégies de survie individuelles et collectives quotidiennement mises en œuvre par ses membres, seront analysés à la lumière de la construction d'une forme d'« affinité horizontale » qui s'inscrit dans le cadre d'une « parenté élective » <sup>5</sup>. À partir de la perception que partagent les enfants de la rue des projets qui leur sont destinés, j'ouvrirai finalement quelques pistes de recherche visant à approfondir la réflexion sur la réinsertion globale, à la fois psychologique et sociale, comme étape préalable et indispensable à toute action pertinente dans le domaine.

L'enquête résulte aussi bien de choix volontaires que de circonstances singulières et d'opportunités. Au départ, j'ai été sollicité pour participer à la publication d'un ouvrage photographique à caractère humanitaire dont les produits de la vente devaient être réinvestis dans un programme de réinsertion (*Luz de esperanza*) pour les enfants de la rue <sup>6</sup>. Pour ce faire, j'ai recueilli les récits de vie <sup>7</sup> d'une quinzaine d'enfants qui avaient rejoint ce programme et qui souhaitaient participer à la publication et à la vente de l'ouvrage. Sur la base de ces informa-

---

2 - C'est également le cas à Quito (Équateur), cf. PELTRE-WURTZ (2004).

3 - Dirme (Dirección Nacional de Menores), Onanfa (Organismo Nacional del Menor, Mujer y Familia), Enda Bolivia, Fundación La Paz. Cf. INE-ONANFA (1993).

4 - Utilisée localement, l'expression « enfants de la rue » (chicos de la calle) fait référence à une catégorie d'individus qui comprend, en réalité, des jeunes d'âge différents, en l'occurrence des enfants et des adolescents. Toutefois, j'emploierai ici l'expression en usage, à ne pas confondre avec celle d'« enfants dans la rue », lesquels renvoient à « (...) ceux qui y passent leurs journées ou y travaillent et réintègrent le soir un domicile normal » (Olivier de SARDAN et TIDJANI ALOU, n.d.), d'« enfants mendians » ou d'« enfants vagabonds » (STOECKLIN, 2000).

5 - Les appellations de « pseudo-parenté », de « parenté parallèle », « fictive », « artificielle », « volontaire » regroupent les études anthropologiques qui, depuis la fin des années 1970, se donnent pour objet d'étude les parentés « électives » ou « choisies », notamment l'adoption, le confiage d'enfants ou encore la parenté spirituelle et symbolique (FINE éd., 1998).

6 - Cet article est la version complétée et entièrement remaniée du texte qui accompagne l'ouvrage (LUZ DE ESPERANZA, 2002).

7 - Le recueil des récits de vie s'est fait par écrit. En dépit des grandes difficultés rencontrées par les enfants pour la rédaction, l'information n'en est pas moins forte et riche. Cette étape préliminaire aux entretiens a incontestablement permis de « libérer » la parole des enfants.

tions, j'ai élaboré une grille d'analyse, puis mené des entretiens approfondi<sup>8</sup> sur les relations sociales et le territoire, la santé et l'alimentation, la violence, la prise de drogue et/ou d'alcool, la situation familiale – auprès d'une dizaine d'enfants de la même bande, mais qui n'avaient pas tous rejoint le programme. Pour des raisons de disponibilité, de sécurité, de discrétion et de sobriété, les entretiens se sont déroulés dans les locaux du programme (situés à la périphérie d'El Alto). Ils ont été complétés par des observations menées dans la rue et se sont enrichis du contenu de diverses conversations informelles.

Les témoignages des six enfants de la rue dont il est question dans ce texte ont été retenus pour l'exemplarité des propos tenus et parce qu'ils renvoient à des situations fort répandues, y compris dans d'autres villes du Sud<sup>9</sup> ; ils sont âgés, respectivement, de 9, 11, 12, 13, 14 et 15 ans ; la plupart des enfants ont fui leurs maisons, essentiellement à cause du climat de violence qui régnait dans la famille et qui rejaillissait sur eux ; les autres ont été chassés du domicile familial soit parce qu'ils étaient adultérins soit parce qu'un nouveau conjoint (de la mère comme du père) les avait rejetés. Sans entrer plus avant dans la succession des événements qui les a conduits dans la rue, tous dépendent de l'alcool et/ou de la drogue et partagent une vie quotidienne marquée par la violence. À l'instar d'autres enfants de la rue dans le monde, ils sont aux prises avec un passé tragique et un avenir incertain ; ils tentent de survivre dans des conditions extrêmement rudes<sup>10</sup>.

## L'ORGANISATION DES BANDES : INVESTISSEMENTS CONTRASTÉS DES RELATIONS SOCIALES ET DU MAILLAGE URBAIN

L'univers spatial, social et psychologique des enfants de la rue est entièrement centré sur les « bandes » (*pandillas*) auxquelles ils appartiennent et autour du maillage de lieux<sup>11</sup> qu'elles investissent pour dormir, manger, consommer de la drogue, boire, travailler ou voler...

Lorsqu'ils sont nouveaux, les membres d'une bande sont présentés et désignés comme des « amis » :

Nous autres, en fait, quand on voit qu'un ami a besoin d'aide et des autres, on s'unit et on fait une bande. C'est comme ça qu'on a formé notre bande. [Pedro, 15 ans]

---

8 - Cinq entretiens (enregistrés puis retranscrits), centrés sur l'un des thèmes mentionnés, ont été réalisés par enfant.

9 - Cf. SCHLEMMER (1996) pour une réflexion d'ensemble sur le statut de l'enfant « exploité » ; Lucchini (1996, 1998) et SUREMAIN (1996) sur les enfants de la rue en Amérique latine ; PIROT (2004) et de BOISSIEU (2001) en Afrique.

10 - Un état des lieux récent sur l'approche socio-anthropologique des origines et de la situation des enfants de la rue, dans une perspective comparative (Afrique, Amérique, Asie), est présenté par Tessier (2005).

11 - Le maillage désigne ici un ensemble de lieux pensés les uns par rapport aux autres et raccordés par les pratiques quotidiennes : outre les rues, il comprend d'autres appendices urbains, comme les bois, les berges, les ponts...

Au fur et à mesure que les relations se pérennisent, l'emploi du terme de « frères » se substitue à celui d'amis. Les enfants parlent alors d'une « famille »<sup>12</sup> pour désigner leur bande. Ce terme, au fondement affectif fort, renvoie plus largement à une conception électorale des liens sociaux exprimés par les enfants de la rue dans la terminologie de la parenté.

De taille extrêmement variable (de 20 à 100 enfants), les bandes se composent principalement de garçons – et de filles dans une moindre proportion – âgés de 8 à 16 ans environ. La morphologie des bandes est extrêmement mouvante en raison de la fréquence des décès liés à l'abus de drogue et/ou d'alcool, à la violence, aux maladies (cirrhose, pneumonie) et aux accidents (chutes, chocs contre des véhicules). Lorsqu'un conflit éclate entre bandes rivales, les rangs s'agrandissent rapidement pour diminuer une fois le calme revenu.

Les solidarités se font et se défont au gré des bagarres selon un principe de solidarité et de hiérarchies de pouvoir entre bandes exprimé en termes d'ainesse. Il existe en effet des bandes « aînées » et des bandes « jeunes », les premières s'adonnant plutôt au vol et au trafic de drogue et les secondes, à l'instar des *Solitarios*, se concentrant davantage sur la survie<sup>13</sup>. Une bande aînée vient ainsi prêter main-forte à une autre bande, qualifiée de plus jeune, ce qui constitue aussi une occasion de boire :

Quand on se réunissait pendant les nuits, on se regroupait à 20, 14, 16... (...). Mais, quand il y avait une bagarre, on était presque 20, 40... jusqu'à 50, en se réunissant tous. Ce sont des aînés qui travaillent qui nous visitent, qui nous offrent à boire, comme on est amis... Eux sont des aînés, nous des jeunes. [Ivan, 13 ans]

Même si la violence présentée comme gratuite existe (« Ils me provoquent et, comme je suis seul, j'essaie de stopper. Je sais qu'entre eux tous, ils vont me frapper. Et alors, je m'échappe. [Gaspar, 9 ans] »), c'est le plus souvent parce qu'un des frères a bu ou qu'il s'est drogué dans une rue qui ne fait pas partie du maillage contrôlé par sa bande que les bagarres éclatent :

Il y a une baston quand ils viennent t'envahir là où tu te jettes. Par exemple, quand les Q'Par se ramènent à la 11 [à la rue 11] où on a l'habitude de se jeter. C'est ce qui s'est passé avec « Petit mulot » [un frère des *Solitarios* décédé depuis]... Ils l'ont viré et ils l'ont tailladé parce qu'il buvait dans la 11. [Patricio, 14 ans]

La jalousie qui s'exprime lorsqu'un frère (de sexe féminin) a été explicitement sollicité, ou approché d'un peu trop près par un enfant d'une bande rivale, est également évoquée comme un motif de violence<sup>14</sup>. De manière significative, les garçons s'adressent aux filles de leur bande en recourant au vocable de « frères »,

---

12 - Les enfants parlent aussi de « confrérie » (*bermandad*), ce qui accentue le caractère construit et organisé de la bande.

13 - Ces activités ne sont ni aussi exclusives ni tranchées dans la pratique, mais elles sont présentées comme telles dans les discours.

14 - Je n'ai pas pu m'entretenir individuellement avec des filles de la bande parce que les garçons ne les laissent jamais seules, mais aussi du fait de la pudeur, voire de la gêne, qu'elles manifestaient à mon égard. Entre eux, les enfants abordent rarement le thème de la sexualité, encore moins celui de la violence sexuelle. Il semblerait que les relations homo- comme hétérosexuelles soient proscrites, au moins au niveau du discours, entre les frères d'une même bande.

procédant à une sorte d'« écrasement du genre »<sup>15</sup> qui consiste non pas à masculiniser les filles, mais plutôt à confondre les deux sexes dans un genre inédit, subsumé par le statut d'enfant de la rue. Pour venger les leurs, filles ou garçons, s'en suivent diverses expéditions punitives dirigées par les chefs de bandes au cours desquelles « on se frite à coups de poing ! ».

Si la référence à un individu qui incarne celui ou celle qui aurait fondé la bande à l'origine est absente des discours, les frères reconnaissent qu'ils ont toujours un chef à leur tête<sup>16</sup>. Celui de la bande *Solitarios*, à l'instar d'un chef de famille ou d'un père, est reconnu comme tel par ceux qu'il appelle ses « enfants ». Indépendamment de son âge, il se distingue par son audace ou son courage (*valor*), c'est-à-dire par sa capacité à se battre et son habileté à vendre ou à consommer de l'alcool et/ou de la drogue :

Oui, il y a toujours un leader. C'est le plus bagarreur, et il n'a peur de rien où qu'il aille. (...) C'est lui qui se jette le plus et qui vend le plus. [Pedro, 15 ans]

Toutefois, dans la mesure où son statut dépend de ses hauts faits, le chef peut redevenir un frère à tout moment. Il n'est pas un père pour la vie, mais plutôt un père temporaire. Ce faisant, les enfants de la rue semblent ne pas reconnaître d'autorité instituée une fois pour toutes ; ils rejettent toute inscription générationnelle définitive, en termes de degré, dans la terminologie de parenté et privilégient une inscription horizontale.

De nombreuses bandes (« Il y en a des milliers ! ») se regroupent au cimetière général<sup>17</sup>, lequel constitue le lieu privilégié de la consommation de drogue et d'alcool. À l'exception du dimanche, où il est investi par les promeneurs, il n'y a pas de jours particuliers pour s'y rendre. La nuit, les frères trouvent des arrangements avec les gardiens et franchissent les murs. D'après les enfants, il s'agit de la « zone de tous », c'est-à-dire d'une sorte de zone franche ou de refuge, d'un espace où les bandes ne s'affrontent pas (ou ne devraient pas s'affronter) afin de pouvoir mieux donner libre cours à leurs pratiques consommatoires.

Ces pratiques et l'appropriation spatiale du cimetière se doublent d'une forme d'apprivoisement symbolique de la mort : comme si les enfants, en fréquentant régulièrement le lieu qui la matérialise et qui l'exprime au plus près, tentaient de se familiariser avec elle<sup>18</sup>.

Les lieux de consommation de drogue et/ou d'alcool, comme les conflits qui accompagnent ces prises, dessinent les contours des territoires des bandes, leurs limites, leur influence et leur mode d'organisation. C'est la raison pour laquelle il est extrêmement douloureux pour les enfants d'en retracer la genèse, celle-ci reflétant et rappelant l'histoire des violences successives endurées par les frères.

---

15 - L'expression est empruntée à Elodie Razy (communication personnelle). Dans un tout autre contexte, une fois admis au monastère, les moines et les moniales taoïstes se désignent également comme des « frères », après, littéralement, « être sortis de leur famille » (HERROU, 2005).

16 - Personne n'a pu m'expliquer l'origine de la dénomination du groupe.

17 - Situé sur les flancs de montagne, à l'ouest de la ville, à environ 3 600 m d'altitude.

18 - C'est une même logique morbide qui pourrait expliquer les prises de risque, apparemment démesurées, des enfants de la rue qui se droguent au bord des autoroutes de Lima ou Mexico (observation personnelle).

## S'ALIMENTER DANS LA RUE : DES ITINÉRAIRES INDIVIDUELS ET COLLECTIFS

Pour s'alimenter, la formule la plus fréquente est d'organiser un *callu*, du terme qui désigne le fait de « faire la quête » et le plat qu'elle permet de préparer (une salade à base d'oignons, de tomates et de sardines, accommodée de pain). Dans le *callu*, recueillir de l'argent et cuisiner un plat sont donc des finalités confondues. À ce titre, il ne s'agit ni d'un travail ni d'un vol, activités pour lesquelles il existe d'autres expressions. Aux yeux des frères, le *callu* s'impose comme une activité de subsistance à part entière.

Lorsque chaque enfant a réussi à mettre un peu d'argent de côté, des petits groupes se forment à l'intérieur desquels chaque individu verse une somme identique dans le tronc commun pour l'achat des différents ingrédients. Les contributeurs cuisinent alors ensemble leur plat favori :

Il y a longtemps qu'on a commencé le *callu* ; il fallait que chacun d'entre nous donne un peso [un boliviano, soit 15 centimes d'euros] ; on achetait de la sardine, deux pesos de pain (...), on achetait de l'oignon, de la tomate. (...) Comme ça, avec tout le monde, ça faisait 10 [bolivianos]. La sardine vaut trois cinquante, le pain deux pesos, et tout comme ça... C'est ce genre de truc qu'on a eu ensemble ; [et] le groupe préparait [le *callu*]. [Pedro, 15 ans]

Indépendamment de sa fonction nourricière, l'organisation d'un *callu* – s'approvisionner, préparer et manger la nourriture ensemble – reflète et renforce les relations préexistantes entre les enfants, contribuant à maintenir les liens quasi-familiaux qui les unissent. À ce sujet, on pourrait parler de la mise en œuvre d'une « parenté nourricière » (JEUDY-BALLINI, 1998) ou du déploiement d'une version singulière de l'« entourage nourricier » (SUREMAIN, 2000) dans la mesure où la configuration présente est celle d'une parenté choisie qui dépasse la notion de famille localement définie.

Le succès du *callu* dépend toutefois de l'argent que les frères ont pu réunir pendant la journée et de ce qui leur reste une fois qu'ils ont acheté l'alcool et/ou la drogue. Certains dépensent la totalité du peu qu'ils ont gagné dans la boisson. Pour eux, s'alimenter est particulièrement aléatoire :

Par exemple, quand on n'arrête pas de picoler, de boire, et bien on s'en fout de manger. Ce qu'on veut, c'est avoir [de l'argent] pour ton verre ou ton alcool. Tu t'oublies toi-même, si on peut dire... [Jony, 12 ans]

Pour ceux qui n'ont pas pu réunir suffisamment d'argent, l'alimentation dépend de la générosité des riverains :

D'abord, on commence par picoler dans la rue, on dort et après on se réveille dans la rue, et après on travaille pendant la matinée, mais ça dépend si on a dormi à 5 heures, à 4 ou à 6 [heures]. Après, on travaille, on cire les pompes et, après tout ça, on mange ce qu'il y a [du thé ou du café]. Entre 8 heures et 10 heures, et même 11 heures, [il arrive qu'] on mange une petite soupe en plus, à un peso... C'est les femmes [les commerçantes du marché] qui nous les offrent. (...) Il y a aussi des fois où on ne lustre [cire] rien, où on ne fait que traîner, où on ne fait rien... Alors on reste sans manger. [Patricio, 14 ans]

Au cimetière, ils peuvent parfois compter sur l'aide de quelques visiteurs :

Il y en a un des fois [un monsieur] qui apparaît : « Allez vous acheter du pain ! », il nous dit. [Mais] il l'achète pour nous, il ne nous donne pas le fric. Des fois, il y avait une petite sœur, en fait, c'était une dame en robe <sup>19</sup> [une blanche] qui venait aussi chaque deux semaines ; (...) elle venait, elle nous donnait un sandwich ou elle nous apportait quelque chose de cuisiné... Elle nous connaissait, aussi. [Pedro, 15 ans]

La volonté de s'alimenter dépend aussi de l'état des enfants qui se sont saoulés pendant la nuit :

On se réveille le matin et on ne pense même pas à prendre un truc ; on va direct se marquer <sup>20</sup>, comme on dit. Quand tu te jettes, la faim ne te vient pas. Il y a des fois où on n'arrête pas de picoler, [alors] tu oublies [de manger] et tu apparais à 3 heures de l'après-midi ; c'est à cette heure-là que tu te lèves ; et bien, là, tu oublies le déjeuner... [Ivan, 13 ans]

Pour ces frères, une solution est de mettre en commun les maigres bénéfices de leur quête incertaine d'aliments auprès des vendeurs et dans les restaurants :

Quand on est trop nombreux, alors on se partage en petits groupes pour brandir la machette auprès des passants <sup>21</sup>. (...). Ils nous donnent un peu à chacun ; il y a des fois où ils offrent du riz à tout le groupe ; ils donnent des pièces à un autre groupe, de la viande... de tout. Mais ça dépend de la chance, non ? Par exemple, y'en a un [groupe] qui va faire la manche là où on vend les légumes, des autres [groupes] qui vont là où on vend de la viande, du riz, tout ça... On va comme ça, avec la main dans la poche, et on demande : « Madame, tu me donnes ! ». Ils [les groupes] mendient, ils passent la machette. [Jony, 12 ans]

## DORMIR ET SE LAVER DANS LA RUE : LA QUÊTE DES ALLIÉS

Un autre moment stratégique pour les enfants de la rue consiste à trouver un endroit pour dormir qui soit abrité du vent, mais aussi de la pluie et du froid :

J'ai été dans plein de zones pour dormir... Pour te dire, quand j'ai commencé à dormir dans la rue, c'était dans un petit terrain de foot ; il y avait aussi un petit coin au cimetière. [Patricio, 14 ans]

Dans la mesure où ces « petits coins » – encore appelés les « accueils », les « petites maisons » ou les « lits de rivière » (*torrentes*) – sont rares et prisés, les frères préfèrent dormir en groupes. Le mot *torrente* signifie pour eux un endroit

---

19 - Littéralement : *una señora de vestido*. En Bolivie, l'expression désigne une femme en jupe ou habillée à l'occidentale, contrairement à l'Indienne qui porte un tissu local (*una señora de poyera* ou *de awayo*).

20 - Néologisme, créé par les enfants, qui signifie « s'en reprendre un » dans l'intention de s'enivrer le plus rapidement et fortement possible. L'expression pourrait renvoyer au marquage involontaire du corps de celui qui, ayant trop bu, se cogne, s'érafle ou se blesse... et qui présente les stigmates de l'alcoolique.

21 - Autre néologisme, le mot *machetear* (littéralement « brandir la machette ») veut dire « faire la manche », « dérober » ou « faire les poches ». Contrairement au *callu*, « brandir la machette » peut s'accompagner de violence. Il s'agit, en quelque sorte, de réclamer une sorte de dû.

où l'on se sent relativement entouré et protégé, et un endroit humide. Cela pourrait être une allusion aux rigoles d'eau qui les trempent les soirs de pluie. D'une certaine façon, les enfants transforment ces abris précaires en chez-soi éphémères :

Avant, on était quatre ou trois groupes de huit à six [frères] chacun, et on se planquait dans les endroits où il y a des petits coins qui nous protègent du froid. [Geraldo, 11 ans]

La notion de petit coin, entendu ici comme la métaphore d'un domicile, permet de confirmer l'importance du partage de la résidence dans la construction des liens de germanité. Même si le « petit coin » n'est qu'un pseudo-domicile, le simple fait de le choisir, de le désigner comme tel et, surtout, d'y partager du temps avec d'autres contribue à la fabrication des liens entre les frères.

C'est aussi parce que l'occupation de ces abris très prisés provoque des rixes entre les bandes et la police qu'il est plus sûr de se rassembler :

On avait plusieurs endroits où dormir ; on en changeait, on cherchait un autre endroit... Pour te dire, on trouvait un accueil pour quand il pleuvait et un autre pour quand il faisait trop froid ; en bas [du cimetière], il y a des petits toits [de tôle] qui protègent les baby-foot : c'est là qu'il y avait nos petites maisons en cartons ; c'est là que les policiers nous pillaient ; ils nous jetaient de ce secteur. [Pedro, 15 ans]

Les relations avec les commerçants ne sont pas plus faciles. C'est très tôt le matin que les enfants doivent déguerpir pour éviter les réprimandes, voire la destruction de leurs cartons, de leurs « nattes tressés » (*payasas*) ou autre toiles de plastique qui leur servent de couches :

Par exemple, à la [rue] 11, il y a un endroit d'où ils nous virent tous les matins ; ils ont l'habitude d'ouvrir leurs boutiques et nous, comme on dort dedans, on nous balance de la flotte par dessus... ou bien on verse de l'huile par terre pour qu'on ne s'installe pas là ; ils sont comme ça. [Pedro, 15 ans]

Ou encore :

[Un jour], on ne savait pas où dormir même après avoir fait plein de tours... On avait l'habitude de planquer les cartons dans des petits kiosques, mais les propriétaires nous les avaient sortis, ils nous les avaient brûlés et ils nous les avaient foutus à la poubelle. [Jony, 12 ans]

Durant la journée, la recherche de matelas, de cartons et de toiles de plastique peut prendre beaucoup de temps. Pour cela, les enfants ont leurs fournisseurs :

On va les chercher à la [rue] Huyustus, là où ils vendent des fringues ; là, il y a des cartons entiers de fringues ; ils jettent les cartons à la nuit... On va récupérer tout ça et parfois avec de la chance on trouve une vieille natte de paille et on remonte avec tout ça [au cimetière]. [Gaspar, 9 ans]

Pour se laver, ou laver leur linge, les frères comptent en revanche sur la solidarité des riverains et des commerçants :

Quand on est crade, il y a des gens qui nous connaissent [et qui nous aident], comme les ouvriers du cimetière... Il y a plein de points d'eau par-là, alors on leur

demande : « On peut y aller ? »... Ils nous laissent y aller ; on peut laver nos habits. Il y a même des fois où des gens viennent là pour nous offrir des pantalons, des vestons... [Ivan, 13 ans]

Il en est de même pour l'usage des toilettes. La « chance d'être dans la rue », dit l'un des enfants, c'est de connaître suffisamment les riverains, qui finissent par tolérer leur présence contre de menus services (comme nettoyer les chaussures gratuitement) :

La chance d'être dans la rue, c'est ça. Non, disons dans un secteur que tu connais, dans une zone que tu connais, c'est de te faire connaître de tout le monde ; les passants te connaissent, les gens du coin te connaissent, ils te connaissent tous. (...) Il y en a des fois qui te comprennent, il y en a... comme les commerçants qui t'ouvrent les toilettes, les commerçantes du marché. (...). Il y a aussi des femmes qui ont, je crois, un cœur « comme ça », qui passent et qui te disent : « Tiens, là, il y a des toilettes ! »... Ou on leur demande : « Madame, je peux aller aux toilettes ? » [et] elles nous disent : « Va, entre ! » [Ivan, 13 ans]

## LE TRAVAIL, UNE (RE)CONQUÊTE AU JOUR LE JOUR

En dépit des principes d'entraide, de solidarité et de redistribution mis en avant par les enfants, la vie dans la rue est conditionnée par l'argent durement gagné. Il provient essentiellement de l'exercice de petits métiers occasionnels – cireurs de chaussures (*lustrabotas*), gardiens ou laveurs de voiture (*cuidadores* ou *lavadores de carros*), crieur de bus (*voceadores*)<sup>22</sup>, laveur de poubelle (*limpiadores de basuras*) – et, plus rarement, du vol.

Les modalités d'accès au travail sont variables : tandis que les cireurs de chaussures obtiennent l'argent nécessaire à l'investissement de départ auprès de leurs pairs, sous la forme d'un crédit, les crieurs de bus doivent s'appuyer sur une relation de confiance avec un chauffeur, ce qui est plus aléatoire.

Les frères passent régulièrement d'une activité rémunérée à une autre. Pour eux, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises journées de travail : celles-ci se suivent et se ressemblent. Les gains sont individuels (« *Chacun travaille pour son compte !* »). Sauf exception, un enfant gagne tout au plus 20 bolivianos [environ 2,50 euros] par jour.

Dans ces conditions, il est difficile de faire des économies. Parfois, lorsqu'il leur reste quelques centimes, les enfants se rendent dans des salles pour jouer au *tilín tilín*<sup>23</sup>... Ils dépensent alors dans de brèves batailles virtuelles leurs modestes gains, avant d'aller boire ou d'aller se droguer. D'autres fois, lorsqu'ils ne sont pas sous l'influence de stupéfiants, il leur arrive d'acheter quelques habits d'occasion :

Pour te dire, il y a des fois où on en a un peu [de monnaie]. [Mais je me souviens qu'à cette époque], je n'étais pas encore bien engagé dans l'alcool... Alors, [la monnaie] c'était pour nos habits. [Patricio, 14 ans]

---

22 - Le « crieur » est celui qui, par les fenêtres ouvertes d'un bus, annonce aux passants les directions qu'il va prendre.

23 - Autre néologisme qui désigne le bruit que font les machines à jeux électroniques.

Le vol systématique reste la spécialité de quelques bandes de jeunes plus âgés, qui règnent sur certains quartiers bien délimités. L'une de ces bandes est connue pour voler sous l'effet de la drogue :

Par exemple, je connais un groupe qui s'envole [qui délire] toute la journée ; juste après le déjeuner, ils s'arrêtent un peu et ils ressortent voler des cagoules aux passants vers 6 heures... ou des marchandises. Ils volent pour revendre ; après, avec l'argent, ils peuvent vivre le jour d'après. Ils sont comme ça tout le temps. (...). Il y a un groupe qui descend au marché central, et il vole des choses de valeur ; c'est ce que font les Pupis. Il y a aussi ceux de [l'avenue] Villa Victoria, ceux du Pont... Ils descendent jusqu'à la rue Graneros pour [voler] des chaussures qui valent 120 [18 euros], des pantalons qui valent 180 [27 euros]. Ce n'est pas un vol comme ça, rapide : c'est un vol organisé, c'est-à-dire qu'ils s'approchent de la dame à deux, à trois, et l'autre lui tire un pantalon ; il y a ce genre de groupes... [Pedro, 15 ans]

Pour la plupart des enfants, le vol ne permet pas de vivre. Malgré les liens forts qui unissent leurs membres, il survient aussi à l'intérieur des bandes :

Je volais parfois ; je tirais parfois de la bouffe à mes propres frères ; j'allais revendre. On m'a volé à moi aussi, parfois, comme ça c'est passé avec le Mamas, le Petete [des frères]... alors qu'on picolait ensemble. J'avais une chaussure ; ensuite j'ai dormi, et je me suis réveillé sans la chaussure. Mes propres amis m'avaient piqué ma propre chaussure ! Mais je ne leur en ai pas voulu non plus, parce qu'ils sont mes amis. Pendant un jour ou deux, je leur ai fait la gueule, mais l'amitié reste, parce que, moi aussi, je les ai volés un jour... Je les ai volés. Alors, la rancœur ça n'existe pas. [Ivan, 13 ans]

Si un frère qui vole est pris par la police, il est bastonné sur place, plus rarement conduit au poste ou en prison. Toutefois, les choses sont souvent plus compliquées. Plus sournoisement, il semble que les policiers participent et incitent les enfants au vol par le racket qu'ils exercent sur eux :

Il y a des policiers qui sont des corrompus, qui te demandent de l'argent pour eux, la moitié de ce que tu as piqué... Ou il y a des fois où ils te demandent tout ce que tu as piqué. (...). Ou ils te disent : « Amène-moi ça ! », ou alors : « Vas-y, et si tu ne me ramènes rien, tu vas voir ! »... Alors, comme ça, ils nous obligent à voler. [Patricio, 14 ans]

## LA PRISE D'ALCOOL ET DE DROGUE : ENTRE DÉPENDANCE ET RITUALITÉ

L'alcool éthylique, connu également sous le nom d'« alcool potable », est la boisson de base que prennent les enfants pour s'enivrer. L'unité de mesure, *una cisterna*, soit deux litres à 80°, vaut 2,50 *bolivianos* (40 centimes d'euro). La *cisterna* est en vente libre dans les petits commerces de rue : « *Mets-la sur ta table et bois-la !* » affiche le slogan publicitaire.

Or, selon ce qu'ils appellent leur « humeur » (*el sentido para tomar*), les enfants souhaitent s'enivrer plus ou moins rapidement, sévèrement et durablement :

Quand tu es vraiment en manque, quand tu veux te cuire d'un coup, tu t'en prends un bien fort [avec un peu d'eau]. Si tu veux vraiment décoller ou te rendre malade plus vite, tu t'en prends un encore plus fort [avec moins d'eau]. Mais si tu veux le prendre doucement, t'enivrer peu à peu, tu peux le prendre très bas aussi [avec plus d'eau]. [Ivan, 13 ans]

Sauf exception, les frères se réunissent pour boire, chacun apportant sa participation financière. Il leur est difficile de refuser de l'alcool à un enfant qui n'a pas d'argent, celui-ci s'engageant à participer davantage ou à les inviter à la prochaine occasion :

Si il y en a un qui se pointe, il peut nous rejoindre ; on partage tous l'alcool. (...). Pour ça, il n'y a pas de problèmes d'argent. Celui qui en a [de l'argent] et qui veut boire et qui veut faire boire, qui veut que ses amis boivent, alors il invite. Si tous les amis veulent boire et que personne n'a d'argent, alors on se risque tous pour aller en chercher. (...). Si tout le monde veut boire et que deux ou trois [d'entre nous] ont de l'argent et pas les autres, ils doivent inviter. Dans le cas du Petit mulet [un frère décédé], c'est particulier, parce que, lui, il va demander de l'alcool à une autre bande... Il va en piquer ! [Pedro, 15 ans]

Pour boire, les enfants tentent de s'isoler. Ils connaissent plusieurs endroits appropriés : le cimetière, les rues ou les appendices urbains plus discrets, délaissés et/ou contrôlés par leur bande. Ils en changent selon les circonstances et les dangers, notamment la présence d'autres bandes ou de la police.

C'est le soir que les frères boivent le plus. Synonyme de courage et d'audace, l'alcool permet d'affronter les démons de la nuit, qu'ils soient climatiques, comme le froid glacial, ou humains, comme les bandes adverses et les policiers corrompus :

[On se cuite] avant de dormir, pour s'endormir fort et pour avoir un long sommeil, bien sec <sup>24</sup>. Pendant les nuits, quand quelque chose te tente, quand tu veux quelque chose ou que tu as faim, tu dois t'en reprendre un [*marcar*]... Nous, on dit que l'alcool c'est le courage [valor] ; une fois que tu en prends, tu n'as plus peur de rien. [Jony, 12 ans]

Les revendeurs de drogue, qui opèrent toujours dans les mêmes zones de la ville, se méfient de tout et de tous. Parce qu'il s'agit d'un commerce particulièrement risqué, la revente exige de nombreuses protections et, par conséquent, une organisation quasi-militaire : les vendeurs appartiennent à des bandes aînées et ceux qui surveillent, armés de couteaux, appartiennent plutôt à de jeunes bandes...

Les frères prennent plusieurs formes de drogue : la *marijuana*, deux sortes de « colle » (*el volar*, *el tiner*), l'« éther » (*la clefa*). Tandis que la première est facilement accessible auprès des réseaux de revendeurs qui sillonnent les rues, les

---

<sup>24</sup> - Le mot *seco*, employé ici comme substantif, désigne un sommeil sans interruptions liées à la pluie. Il prend son sens par rapport au mot *torrente* qui désigne les abris humides où dorment les enfants.

autres peuvent être directement achetées en pharmacie ou au « marché noir »<sup>25</sup>. Il est rare que les enfants s'adonnent à la cocaïne ou à ses dérivés dont le prix reste très élevé, et dont la consommation fait l'objet d'une répression particulière dans le pays (DORY et ROUX, 1998).

Chaque drogue a ses « qualités », sachant que la protection contre le froid reste un effet particulièrement recherché :

Pour tout te dire, la clefa, c'est surtout contre le froid... Moi, c'est pour ça que je l'apprécie. (...) Le tiner, la marijuana et le volar, c'est surtout pour halluciner, mais ça te protège aussi du froid. [Patricio, 14 ans]

Les hallucinations sont également très prisées. Elles donnent une dimension ludique à ce moment fort de la soirée :

Tu vois tout ce que tu imagines... Parfois, il nous prenait de casser des ampoules – je veux dire sans lancer de pierres, mais dans la tête : on hallucinait, on s'asseyait sur une petite marche et on pétait des ampoules rien qu'à les regarder ! [Pedro, 15 ans]

La consommation de la drogue obéit aux mêmes règles que celle de l'alcool (achat en commun, redistribution, incitation et prise en petits groupes). Parfois, les prises de drogue et d'alcool sont simultanées. Rapidement, leurs effets conjugués plongent les enfants dans un profond coma, dont ils émergent brusquement au milieu de la nuit, pris de vomissements, de crises de tremblements, de dérégllements intestinaux... Ils reprennent alors une dose de l'un ou de l'autre pour retomber dans leur léthargie.

## LA SANTÉ ET LA MORT : DE L'ENTRAIDE À L'EXCLUSION

Les enfants n'associent pas la grippe, l'angine ou le rhume (appelés les « refroidissements ») à des problèmes de santé. Lorsque la toux et la fièvre sont fortes, ils prennent des « infusions » (*mates*), du thé au citron ou encore de l'alcool :

Tout ça, pour nous, c'est pas la maladie... Une poche d'alcool<sup>26</sup>, et c'est bon ! [Gaspar, 9 ans]

Il en est tout autrement des séquelles des violences physiques, à la suite des bagarres entre bandes adverses. Ces bagarres surviennent surtout pendant la nuit alors que les enfants sont vulnérables, compte tenu de leur état et du fait qu'ils ne peuvent pas se défendre :

[À ce moment-là,] on est peu nombreux ; ils peuvent nous poinçonner [perforer], et puis c'est tout. (...). S'il y en a qui passent et qui te voient tout seul, ils te poinçonnent avec une barre de fer pointue. [Ivan, 13 ans]

---

25 - Il s'agit d'un autre nom pour désigner le marché permanent de la rue Huyustus, située au centre-ville.

26 - Dans ce cas, l'alcool est bu à la paille dans des petites pochettes en plastique utilisées pour les sodas.

Ou encore :

Moi, pendant un temps, les Jodis m'ont vraiment fait peur, mais pas les Chacos, qui sont bien faiblards... Ils venaient pendant un temps au cimetière pendant la nuit. Les Jodis sont des jeunes de 22 [ans] qui se planquent dans la prison de San-Pedro et qui ne te volent pas comme ça directement, mais qui t'emmènent dans un coin sombre sans te forcer, simplement en te menaçant. Ils te pointent un couteau par-là [sur le flanc], ils t'emmènent et ils te disent : « On va par-là derrière, et tu vas me donner tout ce que tu as ! » Alors, toi, tu ne fais pas de scandale, [comme] ils sont trois ou quatre à te persécuter comme ça... [Patricio, 14 ans]

La violence est parfois le fait de la police, présentée comme plus « humaine » que les bandes rivales :

Ils voient que tu te torches, et ils te frappent jusqu'à ce que tu en pleures des larmes. [Mais] la police ne me faisait pas peur, parce que ce sont des personnes, non ? [Patricio, 14 ans]

Lorsque les coups reçus requièrent une attention médicale d'urgence, les enfants réunissent de l'argent pour payer une partie des soins du frère blessé :

(...) C'est comme ça qu'on était unis. Pour tout te dire, untel était poinçonné ou tel autre était mal et devait être à l'hôpital... [Alors,] on l'emmenait à l'hôpital ou au centre de santé. La collecte de l'argent, l'argent qu'il fallait sortir, les économies qu'il fallait sortir, tout ça venait de nous à 50 %. [Ivan, 13 ans]

Quand l'opération est indispensable, il faut avancer les fonds dont les enfants ne disposent pas. De surcroît, ils sont parfois chassés des hôpitaux <sup>27</sup> :

Une volontaire suisse est allée parler [avec un médecin] à propos de Petit Mulet [le frère décédé des suites d'une cirrhose] ; elle était très, très préoccupée ; elle l'a dit au docteur : « Il va mourir ! »... « Qu'il meure ! », lui a répondu le docteur. La volontaire était complètement déprimée d'entendre ça d'un professionnel. Elle était triste. Elle ne pouvait pas, elle ne pouvait pas supporter cette réponse. Je l'ai vue très déprimée, mais c'est comme ça... En fait, ils ne te le prennent pas parce qu'un enfant de la rue n'a pas d'argent. [Pedro, 15 ans]

Si une blessure requiert l'administration de soins à plus long terme, les frères s'adressent aux commerçants qui les connaissent. Ils tentent alors de bénéficier d'une aide financière ou en nature :

Là où on cire [les chaussures], il y a deux [enfants] responsables qui ramassent de l'argent [auprès des passants], et il y a même des fois où ils vont en demander encore aux dames qui nous connaissent. Pour te dire, il y a des fleuristes, c'est doña Eusebia, celles qui préparent les jus de fruits, celles qui vendent des légumes. (...). [Elles] nous connaissent, et elles connaissent aussi l'enfant qui souffre ; alors on leur

---

27 - En Bolivie, on distingue quatre échelons (ou niveaux) de spécialisation des établissements dans la prise en charge de la santé. Les enfants font allusion ici aux hôpitaux de deuxième échelon qui pratiquent la médecine générale, la chirurgie, la pédiatrie et la gynécologie. La déliquescence de l'organisation du système de santé publique bolivien (SUREMAIN *et al.*, 2003), ainsi que la ségrégation sociale et culturelle qui l'accompagne, contribuent à expliquer l'accueil inhospitalier dont sont l'objet les enfants de la rue.

demande pour son petit gâteau, pour son jus de fruit... Elles donnent cinq pesos et disent : « Avec ça je vais collaborer ». (...). Nous autres, on récolte de l'argent là où on sait qu'il y en a, pour l'aider. [Jony, 12 ans]

Les blessés évitent toutefois le plus possible d'aller à l'hôpital, notamment à l'Hôpital général, où ils sont particulièrement mal reçus (« On y est maltraité ! »). Cette structure de soins est perçue par eux comme l'antichambre de la mort :

Personne ne veut aller à l'hôpital, en tous cas à l'Hôpital général. Je peux te dire que je n'y emmènerai jamais quelqu'un pour l'interner ; c'est le pire pour le traitement ; on se fout de toi. Il y a simplement un pavillon, quelque chose pour les alcooliques, mais, en fait, ils te laissent comme ça... [Patricio, 14 ans]

La mort récente d'un frère, Santiago (« Petit mulet »), ne fait que renforcer ce jugement sévère :

On a d'abord emmené Santiago à l'[hôpital] Hollandais. Il n'est pas arrivé en bon état. Ils lui ont mis du sérum, ils s'en sont occupés, ils l'ont recouvert [de couvertures]. De-là, ils l'ont emmené au Général [à l'Hôpital général]. Là, ils ne lui ont rien fait, ni oxygène ni rien... [Pedro, 15 ans]

Il en a été de même pour Joaquín :

Alors que Joaquín mourrait [à l'Hôpital général], on a demandé : « Pourquoi est-ce que vous ne vous en occupez pas mieux ? ». Il est resté là-bas un mois, et ils ne l'ont même pas lavé, pas un seul jour ! (...). Et l'infirmière nous a dit : « Si vous voulez qu'on s'en occupe et tout, passez-le dans l'autre salle, et ça vous coûtera 300 bolivianos [45 euros] chaque jour ». Alors Joaquín est mort. La santé, c'est un trafic, il n'y pas d'attention... Zéro, zéro, zéro ! [Pedro, 15 ans]

Enfin, les enfants reçoivent parfois l'aide spontanée des médecins qui, en sortant de l'hôpital où ils travaillent, passent se faire cirer les chaussures. Ils distribuent alors gratuitement des médicaments ou des vitamines, tout en prodiguant quelques conseils :

Il y a des docteurs qui nous donnaient des pilules en passant, parce qu'ils savaient qu'on buvait et comme, nous, on cirait les chaussures près d'une clinique... Les docteurs sortaient de cette clinique où ils se changeaient ; avant de revenir chez eux se reposer, ils venaient se faire cirer les chaussures, c'était connu. Ils disaient : « Prends ces pastilles de vitamines C ». Ils nous donnaient [aussi] des antibiotiques à boire. Il y avait ce genre de docteurs ! Ces docteurs travaillent ici, à la Merced [à l'Hôpital de La Charité]. [Jony, 12 ans]

Il arrive cependant que les enfants ne se réveillent pas le matin. Morts des suites de leurs blessures, morts de froid ou d'avoir abusé de l'alcool et/ou de la drogue... leur corps est ramassé par la police. À moins qu'ils ne soient recueillis par leur seule vraie famille, celle des autres enfants de la bande. Comme dans le cas de « Petit mulet », ils ont alors droit à une « sépulture digne », c'est-à-dire à une tombe au cimetière général, ce qui leur permet d'échapper à la fosse commune<sup>28</sup>. Comme si la tombe, où figure le prénom – et parfois le surnom de l'enfant mort – fixait à jamais une identité que sa courte vie lui avait sans cesse déniée.

---

28 - Les frères se cotisent pour payer l'inhumation.

Tandis que la mort d'un frère plonge les uns dans une torpeur que seules l'alcool et la drogue pourront, l'espace de quelques heures, faire oublier, elle provoque chez d'autres une réflexion radicale sur le sens de la vie. Si cette impulsion est relayée par un appui à la fois matériel, psychologique et médical, elle peut déboucher, de l'avis même des enfants, sur le début d'une autre existence.

## L'AFFINITÉ HORIZONTALE : RUPTURE DE FILIATION, PARENTÉ CHOISIE ET SURVIE

En dépit de la grande précarité de la situation des enfants de la rue, force est de constater le caractère construit et organisé des liens qui les unissent, notamment à travers la mise en œuvre de stratégies de survie répétées quotidiennement. La notion de bande repose en effet sur la réalisation d'activités concrètes et la création de liens de parenté au sens le plus général du terme, c'est-à-dire « (...) [d'un] réseau de relations interpersonnelles socialement reconnues centré sur Ego » (BARRY *et al.*, 2000), l'une venant renforcer l'autre.

Même si elles ne sont pas fondées sur des liens d'alliance et de consanguinité, ces relations instaurent bien un lien de parenté, exprimé d'ailleurs comme tel par les enfants de la rue. C'est la raison pour laquelle ces relations peuvent être interprétées comme une forme de parenté élective qui fait écho à la notion d'affinité élective, la célèbre formule de Goethe reprise par de nombreux anthropologues, à condition toutefois d'y adjoindre l'adjectif « horizontal ».

L'affinité désigne ici les liens qui unissent et incluent les enfants de la rue (filles et garçons) dans un réseau de relations interpersonnelles au terme d'un processus de germanité élective<sup>29</sup>. L'affinité est horizontale dans la mesure où, dans le registre de la parenté, les frères n'ont pas de « liens de sang ». Elle l'est également parce que les relations interpersonnelles au sein de la bande se définissent par rapport à une seule génération, même si les frères sont d'âges différents. L'unique affinité « verticale » concerne la référence au chef de bande, reconnu comme un père temporaire. Par ailleurs, l'écrasement du genre, qui participe de la création de ces liens de germanité élective, présente la particularité de s'exprimer dans une terminologie exclusivement masculine. Les frères sont tous sortis de leurs familles d'origine : en témoignent les surnoms qui, vecteurs d'une nouvelle identité, les inscrivent dans un autre type d'affinité et les accompagnent jusque dans la mort.

Dans le cas des *Solitarios*, la bande ou la « famille » n'est pas une institution sociale préexistante, mais un réseau de parenté que les enfants construisent et activent progressivement, au jour le jour. Parmi les activités qui participent de ce processus, l'acte de nourrir, de se nourrir et/ou de manger ensemble est particulièrement important<sup>30</sup>. Il en est de même pour les pratiques de soins et, surtout, pour les modalités de résidence, quoi que cette dernière revête ici des formes très

---

29 - Les affins ne se réduisent donc pas à des alliés ou à des parents par alliance, comme dans la terminologie de parenté classiquement employée, (BARRY *et al.*, 2000).

30 - Sur la fonction socialisatrice de l'alimentation, on peut consulter pléthore d'études. À titre d'exemple, cf. HUBERT (1990), JEUDY-BALLINI (1998) ou SUREMAIN (1998 et 2000).

particulières. De nombreuses études anthropologiques, sur les familles recomposées notamment, établissent que le fait de vivre ensemble joue un rôle essentiel pour fabriquer de la parenté (FINE éd. 1998).

L'exemple des enfants de la rue montre, de manière extrême, comment le partage d'un quotidien jalonné de stratégies de survie sans cesse répétées va de pair avec une parenté élective dont le contenu s'appuie sur l'affinité horizontale, elle-même construite à partir de liens de germanité.

## LES ENFANTS DE LA RUE ET LA RÉINSERTION : « SE RISQUER » À L'OUVERTURE SUR UN AUTRE MONDE ?

En quelques années, la rue est devenue une sorte d'arène où associations<sup>31</sup> et bonnes âmes s'affrontent pour « faire quelque chose » pour les enfants :

Il y a tant de projets ! Ils viennent [même] nous chercher ! [Geraldo, 11 ans]

Toutefois, les frères ne sont pas dupes de cette prolifération de bonnes intentions, lesquelles sont rarement suivies d'actions à long terme :

Il y a plusieurs personnes que nous connaissons et qui se rapprochent toujours de nous, le dimanche matin. Même la police envoie des gens [pour aller vers nous]. Ceux de Dirme, Onanfa [les directions nationales et régionales « spécialisées dans la réinsertion », cf. note 3] en envoient pour qu'ils nous donnent du chocolat ; mais ils ne nous ont jamais pris... profondément. Ils te racolent, ils font comme ça ; ils passent un petit bout de temps [dans le coin], et ils t'oublient. [Pedro, 15 ans]

Le plus choquant, pour les enfants de la rue, est qu'on les traite comme des mendiants, indépendamment du fait que l'argent qu'on leur distribue est immédiatement dépensé en boisson ou en drogue ! :

Il y avait une institution, Eco je crois, qui nous faisait faire de belles choses. Mais le problème est qu'ils nous donnaient de l'argent pour ça. C'est, comment dire..., comme acheter le travail. C'est-à-dire que j'y vais et ils te disent : 'Tu sais, je voudrais que tu [me] parles et prends ces deux pesos, rien de plus. La réunion se terminait, et ils nous donnaient 2,50 bolivianos [40 centimes d'euros] pour le déjeuner ; alors moi, je disais : 'un peso pour la petite soupe et 1,50 pour l'alcool'... [Patricio, 14 ans]

Gaspar et Geraldo (9 et 11 ans) donnent également l'exemple d'une association qui, le dimanche, s'installait dans les rues et rétribuait les enfants pour qu'ils fassent des dessins (10 centimes d'euros pièce).

D'autres projets, présentés comme plus intéressants par les enfants, proposent des cures de désintoxication, ainsi qu'une aide en matériel scolaire pour réintégrer l'école :

---

31 - Depuis 1988, ENDA-Bolivia développe un programme de prévention contre l'usage et l'abus de drogues à El Alto.

Par exemple, il y en a une qui s'appelle Sarantañani ; elle récupère des jeunes bourrés ; ils t'internent dans un centre. Ou, si tu n'es pas [trop] accro à l'alcool, ils t'aident pour les fournitures scolaires... Ça dépend. [Jony, 12 ans]

Depuis peu, une ONG dispose d'une ambulance, qui stationne en permanence sur une place du centre de La Paz.

Avant, il n'y avait pas ça. Maintenant, il y a des projets qui sont apparus et qui peuvent t'aider. Il y a un projet qui s'appelle Nayra, et tu peux aller les voir. Ils peuvent t'aider, peut-être avec des médicaments ou ils t'accompagnent à l'hôpital. (...) [Dans ce cas], c'est 50 % pour toi et l'autre 50 % est pour Nayra. [Ivan, 13 ans]

Déjà rares, les projets les plus cohérents ne répondent pas vraiment aux aspirations profondes des enfants. Peu, disent-ils, se « risquent » pour eux :

Peu [de projets] se risquent à être longtemps avec nous. Par exemple, la Sœur Doris<sup>32</sup>, elle, elle s'est risquée en étant avec nous, elle a commencé quelque chose, et elle a réussi. [Ivan, 13 ans]

En plus d'une aide matérielle ou médicale, les enfants de la rue demandent de la compréhension. Comme si les comprendre, finalement, impliquait pour celui qui l'envisageait de « risquer » quelque chose. Et c'est bien là le sens de l'étonnant paradoxe que les enfants expriment à travers l'idée qu'ils sont « chanceux d'être dans la rue » : dans la mesure où il faut risquer sa vie pour survivre dans la rue et qu'il faut également risquer sa vie pour les comprendre, les rôles et les statuts sont, en quelque sorte, abolis. Face à la vie et, en l'occurrence, face à la mort, bonnes âmes comme enfants de la rue se retrouvent sur un pied d'égalité.

Les enfants entendent aussi devenir les propres acteurs de leur réinsertion. Ils envisagent celle-ci dans le cadre d'une existence digne, à laquelle ils donnent un sens, notamment à travers des activités d'apprentissage concrètes :

Ce projet [Luz de esperanza] est très différent des autres projets, de tout ceux qu'il y a à La Paz et en Bolivie. Pour te dire (...), la différence, c'est que ce projet est fait pour nous, pour ceux qui veulent en sortir (...). Les autres projets sont faits par des professionnels [des techniciens] qui mettent tout [argent, matériel, bâtiments], et ils utilisent les enfants de la rue seulement comme complément pour le projet... Ce projet est différent. Comme tu peux le voir, la maison est organisée par nous ; la structure, la construction, c'est fait par nous, et je crois que toute personne qui fait quelque chose s'y plaît, l'aime, la garde. Ça, c'est de ce projet. Nous, on l'aime. [Pedro, 15 ans]

Pour les enfants qui ont intégré ce programme et qui ont, progressivement, renoncé à la boisson et à la drogue, après moult rechutes, des perspectives d'avenir se dessinent parfois. Pour quelques-uns, il s'agit de l'accomplissement d'un rêve ; pour certains, il s'agit de continuer à aider les frères qui sont encore dans la rue ; pour d'autres, ce serait d'avoir des enfants :

---

32 - La religieuse péruvienne qui est l'initiatrice de *Luz de esperanza*, le projet de réinsertion qu'ont rejoint la plupart des enfants avec lesquels j'ai travaillé. Pour le récit d'une expérience de réinsertion des enfants de la rue en Inde, (TERCIER, 2003).

Oui et non [j'aimerais avoir des enfants]... mais quand je serai vraiment prêt. Comme j'ai souffert, je ne voudrais pas que d'autres souffrent aussi, qu'ils marchent comme moi [dans la vie]. [Je voudrais] leur donner un autre exemple pour leur bien-être, pour qu'ils soient meilleurs, [leur offrir] de bonnes études... [Patricio, 14 ans]

Un autre enfant affirme :

Moi non [je ne voudrais pas avoir d'enfants] ; je voudrais seulement servir Dieu, devenir prêtre, ce que Dieu veut, non ? Je ne voudrais pas avoir d'enfants pour les faire souffrir ; je voudrais aider des enfants de la rue à s'en sortir... Qu'ils ne passent pas les nuits dans le froid, voilà tout. [Ivan, 13 ans]



En dépit de la précarité qui le caractérise, l'univers de la rue est structuré de façon fort complexe et traversé par des logiques sociales, apparemment contradictoires, qui se manifestent à travers les actes les plus ancrés dans la vie quotidienne.

Il en est ainsi de la bande dont il est question ici : elle exprime à la fois des forces qui placent le regroupement, la solidarité ou la famille comme le pilier de l'organisation sociale, ainsi que l'incommensurable solitude de chaque individu en son sein. Son nom (Solitaires) renvoie sans cesse à cette réalité, en dépit des stratégies collectives mises en œuvre pour la survie. Cette appellation pourrait signifier que les règles que se fixent les frères leur échappent parfois... ou qu'elles sont appliquées de façon circonstancielle. Le vol, par exemple, est fréquent entre les enfants de la même bande, sans que l'acte porte pour autant atteinte à l'« esprit de famille » qui la cimente.

Cette famille, la bande, repose sur l'affinité élective horizontale (germanité, écrasement du genre, rupture avec la filiation d'origine), les relations entre bandes s'exprimant quant à elles en termes d'aïnesse. À ce titre, la bande est un lieu et un lien qui s'expriment par la parenté et se donnent à voir autant dans les discours (frère, père, aîné, jeune) que dans les pratiques, notamment alimentaires et résidentielles.

Parmi les règles de vie collective impliquant la solidarité, on relève le fait de s'alimenter, de se laver, de laver son linge, de dormir, de se protéger des autres bandes... de boire et/ou de se droguer. L'usage des latrines ou la recherche d'habits sont des activités plus individualisées. La quête de l'argent nécessaire pour vivre occupe une situation intermédiaire : si certaines activités rémunératrices (cirer des chaussures) sont exercées à titre individuel, d'autres (« faire la manche ») se déclinent sur le mode collectif et induisent la réciprocité.

Cette quête d'argent revêt au moins deux significations. Le fait de « faire la manche » ou de voler est une façon de réclamer une sorte de dû à la société qui vous ignore. Ce n'est pas le sens donné au *callu* qui, s'il consiste à mendier de

l'argent auprès des passants, conduit à sa redistribution immédiate sous la forme d'un plat préparé et consommé collectivement, au sein d'une déclinaison originale de l'entourage nourricier. En ce sens, le *callu* s'impose comme une activité de subsistance qui permet de survivre, tandis que le vol se rapprocherait plutôt d'une sorte d'impôt prélevé à la société.

Par ailleurs, le vocabulaire employé – surtout les néologismes qui définissent les activités quotidiennes – rend compte de la tension permanente entre les rêves d'enfants et les préoccupations d'adultes. Ces termes constituent une sorte de trame de lecture analytique de la vie, en particulier ceux qui désignent les abris, les activités de subsistance, la violence, la boisson, la drogue, le vol, les jeux électroniques... Ils rappellent que, même avec des préoccupations d'adultes, les enfants de la rue n'en restent pas moins des enfants.

Il faut enfin retenir que les enfants de la rue sont partout indésirables, comme en témoignent le maillage et l'occupation de lieux qui appartiennent, réellement ou symboliquement, à d'autres (les boutiques, les rues...) et qu'ils tentent de s'approprier de façon éphémère, mais toujours élaborée. Enfermés dans un statut de quasi-intouchables, ils sont constamment en mouvement ou en fuite, aux prises avec le recommencement perpétuel des mêmes quêtes, des mêmes gestes et confrontés aux diverses frustrations (matérielles, affectives) qui s'en suivent.

Indépendamment de l'élucidation des causes ou des origines de ces situations dramatiques, il ressort que les sentiments de charité manifestés par les institutions locales ne sauraient suffire à l'insertion des enfants de la rue dans une vie sociale hors de la rue. Si les enfants expriment le désir qu'on les comprenne, ils entendent participer activement, en effectuant un choix, à la transformation de leur existence. Certains d'entre eux analysent avec lucidité les travers des programmes proposés par certaines ONG, témoignant de la distance prise par rapport à leur situation. Ils n'attendent pas qu'une institution gère leur vie ou qu'elle la prenne en charge pour eux et à leur insu. Même si tous ne peuvent formuler ce vœu aussi explicitement, ils n'entendent pas subir l'existence, mais devenir les acteurs de leur propre « devenir ».

## BIBLIOGRAPHIE

---

- BARRY S., BONTE P., D'ONOFRIO S. et al.**, 2000, Glossaire de la parenté, *L'Homme*, 154-155, p. 721-732.
- BOISSIEU A. (de)**, 2001, *Jeunes des rues en Tanzanie. Une vie par jour entre l'eau et le feu*, Paris, Karthala.
- CORTES G.**, 2000, *Partir pour rester. Survie et mutation de sociétés paysannes andines (Bolivie)*, Paris, IRD Éditions.
- DORY D. ET ROUX J.-C.**, 1998, De la coca à la cocaïne : un itinéraire bolivien, *Autrepart* 8, p. 21-46.
- FINE A.** (éd.), 1998, *Adoptions. Ethnologie des parentés choisies*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- FRANQUEVILLE A.**, 2000, *Du Cameroun à la Bolivie. Retour sur un itinéraire*, Paris, Karthala.
- GOETHE J.W.**, 1809, *Die Wahlverwandtschaften. Ein roman. Erster teil.*

Zweiter teil, Tübingen, Cotta, et 1988, Stuttgart, Reclam.

**HERROU A.**, 2005, *La vie entre soi ? Les moines taoïstes aujourd'hui en Chine*, Paris, Société d'ethnologie de l'Université Paris X.

**Hubert A.**, 1990, Ethnologie et nutrition. L'alimentation comme pratique culturelle chez les Yao de Thaïlande, in *Sociétés, développement et santé* (Fassin D. et Jaffré Y. éd.) : 257-272, Paris, Ellipses-AUPELF.

**INE-ONANFA**, 1993, *La situación de la mujer : algunos indicadores*. La Paz, Instituto Nacional de Estadística, Departamento de Estadísticas Sociales-Organismo Nacional del Menor, Mujer y Familia.

**INE**, 2001, *Bolivia en cifras*, La Paz, Instituto Nacional de Estadística.

**JEUDY-BALLINI M.**, 1998, Naître par le sang, renaître par la nourriture : un aspect de l'adoption en Océanie, in *Adoptions. Ethnologie des parentés choisies* (FINE A. éd.) : 19-44, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

**LAVAUD J.-P.** (éd.) avec la collaboration de Daillant, I., à paraître, La valse catégorielle : recensement et étiquetage, *L'autre ethnique. Du label officiel à la catégorisation intime, le cas de la Bolivie*, L'Harmattan.

**LE BOT Y.**, 1992, *Violence de la modernité en Amérique latine. Indianité, société et pouvoir*, Paris, Karthala.

**LUZ DE ESPERANZA**, 2002, *Chicos de la calle. ¡Un futuro posible !*, La Paz, Compañía Industrial Gráfica & Asociación des CEuvres sociales (IRD).

**LUCCHINI R.**, 1996, *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Éditions Droz, Genève, Paris.

**LUCCHINI R.**, 1998, *Sociología de la supervivencia : el niño y la calle*, Mexico, UNAM.

**OLIVIER DE SARDAN J.-P.** et **TIDJANI ALOU, M.**, n.d., *Paroles d'enfants de la rue à Niamey (Niger)*, document multigraphié.

**PELTRE-WURTZ J.**, 2004, *Alimentation et pauvreté en Équateur. Manger est un combat*, Paris, Karthala.

**PIROT B.**, 2004, *Enfants des rues d'Afrique centrale*, Paris, Karthala.

**SCHLEMMER B.** (ed), 1996, *L'enfant exploité, mise au travail et prolétarianisation*, Paris, Karthala.

**STOECKLIN D.** 2000, *Enfants des rues en Chine. Une Exploration sociologique*, Paris, Karthala.

**SUREMAIN (de) CH.-É.**, 1996, Du grain de café à la graine de « bon ouvrier ». Le statut de l'enfant dans les grandes plantations de café guatémaltèques, in *L'enfant exploité, mise au travail et prolétarianisation* (Schlemmer B. éd.), p. 331-340, Paris, Karthala.

**SUREMAIN (de) CH.-É.**, 1998, « De la parcelle à la rue, il n'y a qu'un pas ! » : vers une approche socioanthropologique de la précarité à Brazzaville (Congo), *Autrepart*, 7, p. 43-62.

**SUREMAIN (de) CH.-É.**, 2000, Dynamiques de l'alimentation et socialisation du jeune enfant à Brazzaville (Congo), *Autrepart*, 15 : 73-91.

**SUREMAIN (de) CH.-É., LEFÈVRE P., RUBÍN de CELIS E., SEJAS E.** (éd.), 2003, *Miradas cruzadas en el niño. Un enfoque interdisciplinario sobre la salud, el crecimiento y el desarrollo del niño en Bolivia y Perú*, La Paz, Pural – Institut de recherche pour le développement – Éditions de l'Institut français d'études andines.

**TAMISIER J.-C.** (éd.), 1998, *Dictionnaire des peuples. Sociétés d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie*, Paris, Larousse.

**TERCIER A.-S.**, 2003, *Enfants des rues de Bombay-Snehasadan, la maison de l'amitié*, Paris, Karthala.

**TESSIER S.** (éd.), 2005, *L'enfant des rues. Contribution à une socio-anthropologie de l'enfant en grande difficulté dans l'espace urbain*, Paris, L'Harmattan.